



HAL
open science

Cinquante ans après le “ 69 ” argentin : significations passées et présentes

Cristina Viano

► **To cite this version:**

Cristina Viano. Cinquante ans après le “ 69 ” argentin : significations passées et présentes. Les Études du CERI, 2020, 245-246, pp.47 - 51. 10.25647/etudesduceri.245-246.08 . hal-03578885

HAL Id: hal-03578885

<https://sciencespo.hal.science/hal-03578885>

Submitted on 17 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Cinquante ans après le « 69 » argentin : significations passées et présentes par *Cristina Viano*

A la fin des années 1960 en Argentine, la dictature militaire issue du coup d'Etat de 1966 n'était plus en mesure d'atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés. Très rapidement, après une période de calme relatif, s'est ouverte la période de mobilisation sociale et politique généralisée la plus importante de l'histoire argentine contemporaine. Ainsi, en 1969, une série de manifestations ouvrières, de rébellions populaires et d'insurrections urbaines ont éclaté –surtout dans les provinces de l'intérieur du pays¹ – dont le Cordobazo et le Rosariazo sont les plus connues. Ces événements, qui ont marqué toute une génération, ont sonné le début de la fin de la dictature et ont précipité l'organisation d'élections en 1973.

A peine un an après, déjà pleinement consciente des implications du « 69 », la psychanalyste Marie Langer, arrivée en Argentine en 1942 pour fuir le nazisme, soutenait qu'il s'agissait « d'un long processus qui s'est déroulé en plusieurs lieux, produit par les inégalités dans le monde, stimulé par l'arrivée d'une nouvelle gauche. Nous devons beaucoup aux intellectuels nord-américains qui ont trouvé une nouvelle manière de combattre le système et sa guerre. Nous devons beaucoup au mai 68 parisien, mais pour nous Argentins, la date-clé du changement est l'année 1969 à Cordoba et Rosario »². Cette opinion reflétait une vision partagée par les différents acteurs de cette période.

Un défi sociétal

Chercher des explications au « 69 » implique nécessairement une incursion dans le passé, seul susceptible de donner sens à cette grande commotion qui a fait bifurquer le cours de l'histoire argentine. Un élément singulièrement significatif mérite d'être évoqué pour comprendre ce défi lancé par la société, et par les ouvriers en particulier qui y ont joué un rôle fondamental.

Le renversement du péronisme en 1955 a en effet produit un clivage politique qui a marqué les décennies suivantes. Dans ce contexte, le poids des travailleurs dans la structure de classe a été décisif, dans la mesure où leur organisation corporatiste les a convertis en adversaires du régime entre 1955 et l'avènement de la dictature en 1976. Le poids des classes populaires était tel que l'instabilité politique de la période leur a été imputée, sans toutefois faire fi de l'incapacité des classes dominantes à imposer un ordre stable.

¹ De nombreux travaux leur ont été consacrés, parmi lesquels : B. Balvé et al., *Lucha de calles, lucha de clases. Elementos para su análisis*, Buenos Aires, La Rosa Blindada, 1972 ; J. Brennan, *El Cordobazo, las guerras obreras en Córdoba*, Buenos Aires, Sudamericana, 1996 ; M. Gordillo, *Córdoba en los 60, la experiencia del sindicalismo combativo*, Córdoba, Dirección de Publicaciones de la Universidad Nacional de Córdoba, 1996. Plus récemment M. Gordillo (dir.), *El Cordobazo 50 años después. Abordajes, efectos y nuevos objetos*, Córdoba, Editorial UNC, 2019 et M. L. Ortiz, *Con los vientos del Cordobazo. Los trabajadores clasistas en tiempos de violencia y represión*, Córdoba, Editorial UNC, 2019.

² M. Langer, *Mujer, psicoanálisis, marxismo*, Buenos Aires, Editorial Contrapunto, 1989, p. 70.

A partir de la fin des années 1950, la société argentine a connu un certain nombre de transformations socio-économiques. Soutenu par des politiques économiques « développementalistes », un secteur industriel de pointe est apparu (automobiles, sidérurgie, chimie et pétrochimie, etc.) aux côtés de secteurs industriels plus traditionnels, et s'est installé à Cordoba, le long du fleuve Paraná au nord de Rosario et dans la banlieue de Buenos Aires.

A Cordoba, la croissance industrielle dans des secteurs techniques et dans l'automobile a contribué à transformer la classe ouvrière. De nombreux travaux ont montré le rôle joué dans les mobilisations par ces nouveaux ouvriers venus de régions éloignées de l'intérieur du pays pour trouver des emplois mieux rémunérés. Ces évolutions constituent une référence incontournable pour toute explication des expériences de combat dans le monde du travail de la fin des années 1960 et du début des années 1970. Ces industries étant nouvelles, les travailleurs ne pouvaient se référer à aucune tradition de syndicalisme bureaucratifié. Ils ont donc été influencés par les débats d'idées de la fin des années 1960 dans la société argentine de gauche. La nouvelle classe ouvrière s'est ainsi saisie de thèmes radicaux qui se sont traduits par des revendications relatives aux rythmes et à l'organisation du travail, accompagnées d'une exigence de participation et de recours à des formes de mobilisation et d'action directe.

La dictature de 1966 a provoqué une détérioration notable du pouvoir d'achat des travailleurs. La part du salariat dans le produit intérieur brut a chuté de 42 % en 1967 à 39 % deux ans plus tard. De nombreuses usines ont fermé.

Pour autant, la mobilisation a pu compter sur le soutien initial d'importants syndicats péronistes. La proscription politique du péronisme et son incapacité à s'exprimer dans le cadre légal avaient engendré une subordination des milieux politiques aux cadres syndicaux. Du monde syndical émergeaient de nouveaux leaders, qui s'imposaient souvent dans la lutte clandestine et face à la répression.

Le mouvement syndical péroniste est devenu l'expression la plus puissante des secteurs populaires. Il s'est développé de façon autonome et s'est émancipé de la domination idéologique de Perón. Ayant été écarté du pouvoir, ce dernier n'était plus en mesure de satisfaire les demandes des travailleurs. Il ne pouvait plus non plus neutraliser les attaques contre son leadership personnel, de plus en plus nombreuses dans les années 1960. La puissante offensive du régime militaire à l'encontre des travailleurs et la passivité du syndicalisme bureaucratifié ont stimulé l'apparition de nouveaux courants à l'intérieur du syndicalisme qui défendaient des stratégies de dissidence. Cette contestation s'est beaucoup développée en province et a été à l'avant-garde des mobilisations de 1969.

L'année 1969 a vu de grandes mobilisations et manifestations sociales véhiculant de nouveaux contenus et mettant en scène de nouveaux acteurs : les secteurs les plus combatifs de la classe ouvrière, et d'importants segments de la jeunesse, tout spécialement les étudiants, se sont révoltés contre l'ordre établi avec une intensité et une profondeur jusque-là inédites dans l'histoire de l'Argentine.

Une nouvelle gauche marxiste et péroniste a émergé avec force sur la scène nationale, qui plaçait au centre de son imaginaire la prise du pouvoir et discutait des formes pour y parvenir. Le grand capital national et transnational, les forces armées, les autorités ecclésiastiques et la bureaucratie syndicale étaient tout spécialement visés, et de manière croissante dans les années

qui ont suivi les événements, marquant le prolongement et l'amplification de ce processus complexe de dispute politique et sociale.

Soufflaient alors des vents de critique, d'appels à des changements radicaux, de revendications populaires et de contestation sociale, de nouveaux imaginaires et de nouvelles utopies qui se répandaient dans de larges pans de la société. Et même si ces dimensions ne suffisent pas à rendre compte des événements de ces années-là, elles en constituent sans aucun doute la marque.

Depuis le début des années 1960, les théories classiques d'inspiration marxiste, le nationalisme et la doctrine chrétienne radicalisée faisaient l'objet d'une intense révision tout en témoignant d'une étonnante capacité à converger. La nécessité de faire la révolution s'est affirmée dans les divers imaginaires, et la réflexion portait sur l'identité des acteurs susceptibles de la mener à bien. Le pays culturel et idéologique se fondait dans une conjoncture favorable à la montée de mouvements révolutionnaires et anti-impérialistes au niveau mondial, et en Amérique latine en particulier.

Le facteur-clé de ce moment a été la révolution cubaine de 1959, qui a actualisé la possibilité d'un changement révolutionnaire et socialiste.

En Argentine, le processus de « modernisation » s'est développé dans un climat de contestation sociale qui puisait son inspiration dans le champ intellectuel et culturel propre aux années 1960, et notamment dans ses variantes locales.

En termes sociaux, ces variantes consistaient en une participation notable et massive des jeunes et des travailleurs (et de leurs organisations), qui ont intensifié leur présence sociale et politique.

La politisation de la jeunesse s'est traduite par certaines innovations. Les partis politiques se sont développés au sein de la vie universitaire et les gauches ont acquis une forte reconnaissance, notamment les nouvelles gauches qui sont apparues durant cette période. Par ailleurs, en rupture avec le fort contenu antipéroniste qui jusque-là imprégnait l'activité politique universitaire, de nouveaux groupements politiques ont émergé qui étaient proches du péronisme. La mobilisation étudiante a acquis un nouveau visage et une nouvelle intensité à la faveur d'un appel à la convergence des luttes avec les ouvriers. « Unité ouvriers-étudiants » : telle était la consigne durant la crise de 1969.

Le temps long des mobilisations

Ces moments d'effervescence sociale ne peuvent être expliqués sans être replacés dans l'histoire longue, au regard de laquelle les grandes commotions qui dévient le cours de l'histoire prennent tout leur sens. Pour cette raison, nous inscrivons le « 69 » argentin dans un processus de long terme et ne le considérons pas comme une simple réaction conjoncturelle. Toutefois, s'il a constitué indubitablement une synthèse de la conflictualité antérieure, un autre aspect tout aussi important et qui a eu un impact immédiat doit être évoqué. Les conclusions tirées de cet épisode ont eu des conséquences directes sur la définition des stratégies politiques par une constellation de groupes et d'organisations politiques, certaines armées ou en passe de le devenir. Ces nouveaux acteurs se sont projetés et déployés au

début des années 1970, à la recherche d'horizons politiques susceptibles de provoquer un changement systémique.

La question de savoir si les événements de 1969 constituent l'aboutissement d'une époque ou s'ils annoncent un cycle plus intense, accéléré, touchant davantage les masses et marquant une progression du camp révolutionnaire et socialiste demeure toutefois entière.

Certains ont tenté d'établir une césure entre l'époque « dorée » des années 1960 et la « violence » des années 1970. Dans cette perspective, l'année 1969 aurait annoncé et fait advenir la décennie suivante.

A l'opposé, nous avançons que le changement de décennie n'implique pas nécessairement un changement et des transformations des processus sociaux et politiques. Tout au contraire, les années 1960 et 1970 ont été traversées par une problématique similaire : la centralité de la politique et l'essor des attentes révolutionnaires en Argentine, en écho aux multiples expériences qui se sont déroulées ailleurs dans le monde, et en Amérique latine en particulier. Ces horizons ont marqué les générations qui ont animé la vie politique et sociale de cette époque. Ces dernières ont été empreintes d'une sorte d'« impératif militant » et d'une féroce volonté de tenter de changer le monde, avec la conviction qu'une telle ambition était non seulement raisonnable mais aussi nécessaire.

Le « 69 » aujourd'hui

Cinquante ans après, les événements de 1969 ont fait l'objet d'un travail de mémoire d'une singulière intensité, qui ne connaît aucun précédent dans notre histoire récente. Une multitude de manifestations nous ont invité à parcourir ce passé depuis le présent : débats, congrès réunissant des spécialistes en sciences sociales et des acteurs, hommages publics commémorant les victimes, inauguration de plaques commémoratives, expressions artistiques, expositions de photos et documents, visites virtuelles des lieux où ont eu lieu les événements, lecture de poésies, radios libres, suppléments spéciaux des grands journaux nationaux et régionaux, réalisation et diffusion de documentaires, etc.

A une époque où la droite néolibérale est au pouvoir en Argentine (et ailleurs en Amérique latine), des références de gauche ont été réactivées qui portent sur la lutte des classes, les barricades, le rôle des syndicalistes, les mouvements de jeunes, l'unité ouvriers-étudiants, la violence insurrectionnelle, l'hommage aux victimes de la répression...

Mais en 2019, d'autres références, significations, images et récits sont apparus. Ils mettent en avant l'existence et le rôle d'un collectif actif lors événements de 1969 mais jusqu'alors occulté, éclipsé par les voix historiquement dominantes des hommes à l'intérieur du mouvement étudiant et du mouvement ouvrier : les femmes. Même si à l'époque, cette présence féminine dans l'espace public de la lutte politique résultait d'une longue trajectoire en Argentine, 1969 a représenté le début d'un processus de participation sociale et politique qui, bien que dépourvu de revendications propres, a bouleversé les repères sociaux et culturels hégémoniques. Au début des années 1970, cette participation a pris un essor considérable et a crû de façon exponentielle.

Ce regard actuel sur le passé nous révèle des femmes actives, avec un agenda propre, en mouvement, soudées, coopérant et jetant une lumière nouvelle sur les événements de 1969. Donner du sens à ces évolutions suppose avant tout de reconnaître que les mémoires agissent en situation. L'environnement symbolique est aujourd'hui plus réceptif. Y apparaît un nouveau champ des possibles, généré indiscutablement par la signification et la puissance du mouvement féministe, l'un des plus importants mouvements sociaux de l'Argentine actuelle.